
La transformation, pour quoi faire ?
Défis d'aujourd'hui et de demain

John Gordon IV

Janvier 2010



Laboratoire
de Recherche
sur la **Défense**

L'Ifri est, en France, le principal centre indépendant de recherche, d'information et de débat sur les grandes questions internationales. Créé en 1979 par Thierry de Montbrial, l'Ifri est une association reconnue d'utilité publique (loi de 1901).

Il n'est soumis à aucune tutelle administrative, définit librement ses activités et publie régulièrement ses travaux.

L'Ifri associe, au travers de ses études et de ses débats, dans une démarche interdisciplinaire, décideurs politiques et experts à l'échelle internationale. Avec son antenne de Bruxelles (Ifri-Bruxelles), l'Ifri s'impose comme un des rares *think tanks* français à se positionner au cœur même du débat européen.

Les opinions exprimées dans ce texte n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

ISBN : 978-2-86592-646-6

© Ifri – 2009 – Tous droits réservés

Toute demande d'information, de reproduction ou de diffusion peut être adressée à publications@ifri.org

Ifri
27 rue de la Procession
75740 Paris Cedex 15 – FRANCE
Tel : +33 (0)1 40 61 60 00
Fax : +33 (0)1 40 61 60 60
Email : ifri@ifri.org

Ifri-Bruxelles
Rue Marie-Thérèse, 21
1000 – Bruxelles – BELGIQUE
Tel : +32 (0)2 238 51 10
Fax : +32 (0)2 238 51 15
Email : info.bruxelles@ifri.org

Site Internet : www.ifri.org

« Focus stratégique »

Les questions de sécurité exigent désormais une approche intégrée, qui prenne en compte à la fois les aspects régionaux et globaux, les dynamiques technologiques et militaires mais aussi médiatiques et humaines, ou encore la dimension nouvelle acquise par le terrorisme ou la stabilisation post-conflit. Dans cette perspective, le Centre des études de sécurité se propose, par la collection « **Focus stratégique** », d'éclairer par des perspectives renouvelées toutes les problématiques actuelles de la sécurité.

Associant les chercheurs du centre des études de sécurité de l'Ifri et des experts extérieurs, « **Focus stratégique** » fait alterner travaux généralistes et analyses plus spécialisées, réalisées en particulier par l'équipe du Laboratoire de Recherche sur la Défense (LRD).

L'auteur

Le Dr. John Gordon est un ancien officier de l'U.S. Army où il a passé les quatre dernières années de service au sein de la Division Concepts, Doctrine and Force Policy au ministère de la Défense. Depuis 1997, il est analyste politique à la RAND Corporation à Washington. Il est l'auteur de plus de trente articles dans de nombreuses publications, dont *Army, Military Review, Joint Force Quarterly, Proceedings*, et *Georgetown University's National Security Studies Quarterly*.

Le comité de rédaction

Rédacteur en chef : Étienne de Durand

Rédacteur en chef adjoint : Corentin Brustlein

Traduction : Centre des études de sécurité

Assistant d'édition : Vivien Pertusot

Ce texte a été précédemment publié en anglais sous le titre
« Transforming for What? Challenges Facing Western Militaries Today »,
Focus stratégique, n° 11, novembre 2008.

Sommaire

Introduction	5
Qu'est ce que la « transformation » ?	7
<i>Les apories du concept</i>	7
<i>Face aux guérillas</i>	9
Le cahier des charges à venir	13
<i>Pas de rival majeur en vue</i>	13
<i>Pas de désengagement rapide du Moyen-Orient</i>	14
<i>L'avenir des conflits irréguliers</i>	14
<i>Des forces moins nombreuses et plus chères</i>	14
Les problématiques de demain	17
<i>La possibilité d'une confrontation avec des puissances régionales nucléaires</i>	17
<i>Le complexe de reconnaissance-frappe est-il réellement viable ?</i>	18
<i>Protéger ou informer ?</i>	18
<i>Puissance aérienne et forces terrestres : le primat du contexte</i>	19
<i>Équilibrer la préparation des forces</i>	19
<i>Les besoins quantitatifs propres aux opérations de stabilisation prolongées</i>	21
Conclusion	23
Références	25

Introduction

On parle beaucoup de transformation dans les milieux militaires occidentaux, notamment aux États-Unis. Ce concept renvoie à des évolutions majeures censées améliorer significativement les capacités militaires et l'efficacité des armées. Les forces armées de la plupart des pays démocratiques demeurent toutefois confrontées à la question suivante : *en vue de quels types de missions se transforment-elles ?*

Examiner cette question déterminante suppose de se focaliser tout d'abord sur la nature des opérations les plus probables à court terme, puis sur leurs implications pour des forces armées occidentales engagées dans la préparation de l'avenir.

Le concept de transformation est souvent associé à celui de « révolution dans les affaires militaires » (RMA). Une RMA est définie comme un changement important dans l'art de la guerre dont découlent des innovations technologiques majeures et/ou de nouvelles méthodes opérationnelles. Les exemples les plus connus de RMA sont l'utilisation du *Blitzkrieg* par les Allemands au début de la Seconde Guerre mondiale, l'apparition des armes nucléaires à la fin de ce même conflit et le concept de « guerre révolutionnaire », promu, entre autres, par Mao Tsé-Toung. Chaque RMA s'est imposée comme un défi aux techniques de combat et aux technologies alors utilisées par les forces armées, remettant un grand nombre d'entre elles en question. La guerre révolutionnaire a par exemple su contourner les effets du développement des armes nucléaires, celles-ci n'étant d'aucune utilité dans les conflits de basse intensité. À mesure que les RMA se développent, elles sont souvent invoquées comme justifiant une transformation des appareils militaires, dans la mesure où certaines RMA supposent par définition des changements significatifs dans la façon dont les armées s'organisent, s'équipent et opèrent¹.

¹ David Tucker, *Confronting the Unconventional: Innovation and Transformation in Military affairs*, U.S. Army War College, octobre 2006, disponible sur <http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pubs/download.cfm?q=729> ; Williamson Murray, "Thinking about Revolutions in Military Affairs", *Joint Forces Quarterly*, été 1997, disponible sur http://www.dtic.mil/doctrine/jel/jfq_pubs/1416pgs.pdf.

Qu'est ce que la « transformation » ?

La transformation est un concept galvaudé et mal compris. Plus qu'une simple « modernisation », la transformation dans son acception actuelle désigne les changements affectant les méthodes opérationnelles, les structures de forces, les priorités de modernisation voire la culture et l'orientation des forces armées. De la fin des années 1980 au début des années 2000, la notion de transformation a été étroitement associée à l'idée d'un changement fondamental dans la pratique de la guerre lié à l'emploi de plus en plus fréquent de systèmes modernes de C4ISR (commandement, contrôle, communications, renseignement, surveillance et reconnaissance), associé à l'utilisation de plus en plus fréquente et variée de munitions de précision. L'opération *Desert Storm*, en 1991, a semblé donner raison à ceux pour qui le « complexe de reconnaissance-frappe » (*reconnaissance-strike complex*) – pour reprendre la terminologie soviétique – était devenu la nouvelle forme dominante de combat². Dans cette conception de la transformation, il s'agit de mettre l'accent sur les systèmes de reconnaissance et de surveillance communiquant la position de l'ennemi aux divers états-majors concernés, afin qu'ils ordonnent rapidement à une unité (air, terre ou marine) de détruire la cible au moyen d'armes de précision. Dans le prolongement de cette logique, le brouillard de la guerre (*fog of war*) en viendrait à être en grande partie éliminé, à mesure que les systèmes C4ISR seraient améliorés et capables de fournir des données précises sur les positions et les effectifs des forces amies et ennemies. Les partisans de la puissance aérienne ont été, d'une manière générale, les plus fervents défenseurs de cette vision de la transformation, affirmant que cette révolution supposée dans les affaires militaires réduirait de façon significative le nombre d'unités navales et terrestres nécessaires au cours des futurs conflits³.

Les apories du concept

Cette approche de l'art de la guerre présente de nombreux éléments convaincants, comme l'ont démontré l'écrasement des forces terrestres irakiennes déployées dans le désert koweïtien durant l'hiver 1991, et d'autres opérations depuis. Lors de l'entrée en fonction de l'administration

² Voir, par exemple, Martin Libicki, *Information Warfare: Towards First Principles*, RAND, 2000 et Huba de Czege, « Revolutionizing firepower; the enabling destructive and suppressive Element of Combat Power », *Field Artillery Journal*, juillet-août 2003.

³ Donald H. Rumsfeld, « Transforming the Military », *Foreign Affairs*, vol. 81, n° 3, mai-juin 2002.

Bush en 2001, de nombreux hauts fonctionnaires civils du Pentagone défendent une telle vision de la transformation. L'offensive initiale visant à renverser les Taliban cette même année semble d'ailleurs valider cette thèse, puisqu'elle n'implique qu'un nombre réduit de soldats des forces spéciales américaines, en renfort des forces terrestres locales et soutenus par des munitions de précision tirées par la Navy et l'Air Force⁴.

Cependant, cette vision de la transformation tout entière axée sur le seul « complexe de reconnaissance-frappe » demeure problématique. Au cours des dix années séparant l'opération *Desert Storm* de l'intervention en Afghanistan, de nombreux signes tendent déjà à montrer que certains des éléments qui sous-tendent cette conception de la transformation sont exagérément optimistes. Par exemple, l'opération *Allied Force* au Kosovo en 1999 démontre que la nature du terrain – en l'occurrence des collines boisées et des villages au lieu de zones désertiques offrant une excellente visibilité – fait considérablement chuter la capacité des capteurs mobiles (surtout aériens) à détecter l'ennemi. Les évaluations d'après-guerre démontrent ainsi que les dégâts réels infligés aux forces serbes ont été minimales, alors que les forces de l'OTAN ont au moins une génération technologique d'avance sur leur adversaire⁵. Les résultats réels de la campagne aérienne au Kosovo n'ont pourtant pas semblé convaincre les partisans de la « transformation », qui continuent à mettre en avant les notions sacro-saintes de *near perfect situational awareness* (connaissance quasi-parfaite de la situation tactique) et de *one-shot-one-kill* (pour chaque coup, une cible détruite).

En outre, jusqu'en 2001, la plupart des forces armées occidentales accordent très peu d'attention à la guerre irrégulière, qu'il s'agisse de contre-insurrection, de contre-terrorisme et de missions de stabilisation, comme l'illustre la décision prise avant les attentats du 11 septembre de fermer l'*U.S. Army Peacekeeping Institute*. Ce désintérêt est particulièrement flagrant pour les forces terrestres qui auraient pourtant dû être particulièrement impliquées dans la préparation de telles opérations.

Il a fallu les dures réalités de l'après-11 septembre pour montrer que l'art de la guerre relevait toujours pour une large part du domaine de l'incertitude et de l'aléatoire. Même lors de la progression des unités américaines vers Bagdad en mars-avril 2003, la quantité d'information disponible sur les forces ennemies demeure extrêmement faible. Pour un commandant d'unité blindée progressant au nord vers Bagdad, le combat s'apparente davantage à la Seconde Guerre mondiale (des affrontements inattendus contre un ennemi dissimulé, le tout dans un climat de confusion

⁴ Stephen D. Biddle, « Allies, Airpower and Modern Warfare: the Afghan Model in Afghanistan and Irak », *International Security*, vol. 30, n° 3, hiver 2005-2006, pp. 161-176. Richard B. Andres, Craig Wills et Thomas E. Griffith, « Winning with Allies: The Strategic Value of the Afghan Model », *International Security*, vol. 30, n° 3, hiver 2005-2006, pp. 124-160.

⁵ Voir Bruce R. Nardulli *et al.*, *Disjointed War: Military Operations in Kosovo, 1999*, Santa Monica, RAND, 2002, disponible sur http://www.rand.org/pubs/monograph_reports/2007/MR1406.pdf.

extrême) qu'au concept de *near perfect situational awareness*, mis en avant par de nombreux partisans de la transformation.

En fait, il est étonnant de constater à quel point peu de choses ont réellement changé pour le chef interarmes. Le système *Blue Force Tracker* (BFT), installé sur de nombreux véhicules de combat, constitue probablement l'amélioration la plus importante en termes de *situational awareness* : malgré quelques problèmes techniques, il a permis au chef tactique de connaître en temps quasi-réel la position des forces amies⁶. Pour autant, en ce qui concerne la connaissance des forces ennemies, il n'y a eu finalement que très peu d'améliorations depuis la Seconde Guerre mondiale, et moins encore depuis la guerre du Golfe de 1991. De la compagnie à la brigade, les différentes unités se déplacent en n'ayant que très peu d'information sur la position et les effectifs de l'ennemi. Dans ces conditions, les affrontements soudains et inattendus sont la norme, que l'ennemi soit composé de formations régulières, comme la garde républicaine irakienne, ou de milices irrégulières. Souvent dénigré et considéré comme une relique par les partisans de la transformation, le char de bataille s'avère d'ailleurs être sans conteste le système d'armes terrestre le plus important, grâce à son blindage et à sa capacité à riposter presque immédiatement après avoir été pris à partie par l'ennemi⁷.

Face aux guérillas

Une fois terminées les opérations de combat à grande échelle, émerge une réalité nouvelle, jusqu'alors ignorée par les précédentes conceptions de transformation : la guerre irrégulière. Les insurrections auxquelles sont confrontés les États-Unis et les forces de la coalition attestent des besoins flagrants en matière d'expertise, de systèmes et structures de forces appropriés, souvent très différents de ceux requis lors des opérations de combat classique. En sus de cette inadaptation, d'autres problèmes émergent qui prennent les dirigeants militaires occidentaux largement par surprise.

À la fin de la guerre froide, la majorité des États membres de l'OTAN réduisent considérablement, et à raison, la taille de leurs armées. Il n'est en effet plus nécessaire de maintenir un niveau de forces permettant de dissuader une superpuissance aux ambitions menaçantes telle que l'URSS. Des coupes importantes sont donc réalisées dans les effectifs et les structures des armées. En 1990 par exemple, l'armée de Terre américaine compte 770 000 militaires actifs, hors réserves. Six ans plus

⁶ Le système *Blue Force Tracker* a été utilisé pour la première fois lors de l'invasion de l'Irak en 2003. À bord des véhicules, des transmetteurs signalent périodiquement leur position GPS. Différents quartiers généraux ont la capacité de recevoir et d'accéder aux données recueillies par le système, qui leur permet de fournir en temps quasi-réel des indications sur la localisation des unités et véhicules équipés du système.

⁷ John Gordon et Bruce Pirnie, « Everybody Wanted Tanks, Heavy Forces in Operation Iraqi Freedom », *Joint Force Quarterly*, n° 39, septembre 2005, disponible sur http://www.dtic.mil/doctrine/jel/jfq_pubs/1539.pdf.

tard, ces mêmes effectifs ont été ramenés à 495 000 hommes environ⁸. Mus largement par leur foi en la capacité du complexe de reconnaissance-frappe à anéantir tout type d'ennemi, de nombreux partisans de la transformation souhaitent, jusque pendant l'été 2001, poursuivre la réduction des effectifs des forces terrestres. Les diminutions de l'après-guerre froide, surtout dans les forces terrestres, se révèlent néanmoins particulièrement problématiques, à mesure qu'apparaissent les exigences propres à la guerre irrégulière (nombre d'hommes, cycles de déploiements). En outre, parce que les forces armées américaines – à l'exception des forces spéciales – se sont détournées de l'étude de la guerre irrégulière et de sa préparation suite à la douloureuse expérience du Vietnam, leur expertise dans le domaine est très réduite. Ce manque de compréhension de la nature des conflits de basse intensité se fait clairement sentir lors des premiers mois d'intervention en Afghanistan et en Irak.

L'armée américaine n'est pas la seule à avoir souffert d'un manque de préparation à ce type de guerre. Pendant des décennies, les armées de la plupart des membres de l'OTAN se sont entraînées en vue d'un hypothétique affrontement avec l'Union soviétique et n'ont pas fait l'expérience de conflits de basse intensité significatifs. En outre, les armées sont généralement des organisations conservatrices, dont il est très difficile de changer la culture interne ou les orientations. Cette tendance a sans nul doute constitué une des raisons pour lesquelles les ajustements nécessaires à la conduite de la guerre irrégulière dans le contexte de l'après-11 septembre se sont révélés aussi difficiles et déchirants pour la plupart des armées occidentales engagées dans des missions de ce type.

À cet égard, l'armée israélienne des années 1980 à 2000 a constitué une exception intéressante. Au cours de cette période, les forces armées israéliennes, et plus particulièrement l'armée de Terre, se sont retrouvées de plus en plus engagées dans des missions de contre-insurrection et de sécurité intérieure. Avec le temps, l'armée de Terre israélienne s'est focalisée toujours davantage sur ce type d'opérations. Si elle a certainement contribué à améliorer les compétences israéliennes dans la lutte contre les insurgés, cette réorientation a probablement affecté négativement la capacité de l'armée de Terre à mener des opérations d'envergure, comme en a témoigné la guerre de 2006 dans le Sud-Liban⁹. Le cas israélien illustre ainsi combien il est difficile de maintenir simultanément un haut niveau de compétence aux deux extrémités du spectre conflictuel, depuis les opérations de contre-insurrection jusqu'à la guerre classique.

Tout cela ne signifie pas pour autant qu'il faille rejeter dans sa totalité le concept de « complexe de reconnaissance-frappe » défendu par

⁸ *The Military Balance*, Londres, International Institute for Strategic Studies, 1990-1991 Edition, p. 18. *The Military Balance*, Londres, International Institute for Strategic Studies, 1996-1997 Edition, p. 23.

⁹ Matt M. Matthews, « We Were Caught Unprepared: The 2006 Hezbollah-Israeli War », *The Long War Series Occasional Paper*, no. 26, U.S. Army Combat Studies Institute, 2008, disponible sur <http://carl.army.mil/download/csipubs/matthewsOP26.pdf>.

de nombreux partisans de la « transformation ». L'émergence des armes de précision est une tendance lourde, à l'œuvre depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les premières bombes radioguidées ayant été inventées par les Allemands en 1943. La mise au point de capteurs toujours plus performants, et surtout de systèmes de commandement et de contrôle nécessaires au traitement et au partage des données recueillies, a contribué à dissiper en partie le brouillard de la guerre. Cependant, l'expérience a montré que la capacité des capteurs à traquer l'ennemi dépendait étroitement du contexte – le terrain a ainsi une grande importance. Bien que coûteuses à l'unité, les armes de précision réduisent incontestablement le volume total de munitions nécessaires et plus encore les dommages collatéraux, considération souvent très importante en guerre irrégulière. Reste que certaines affirmations des partisans de la transformation se sont avérées excessivement optimistes, et ce particulièrement en ce qui concerne la « connaissance de la situation » (*situational awareness*). De surcroît, et c'est là un point capital, la vision dominante de la transformation jusqu'au 11 septembre 2001 traduisait un parti pris excessif en faveur des missions de guerre classique, les concepts développés se concentrant ainsi de manière quasi-exclusive sur des opérations à grande échelle visant les forces conventionnelles d'autres États. Les exigences inhérentes à la préparation aux opérations prétendument « de basse intensité », qui constituent une forme de guerre fondamentalement différente, furent totalement ignorées par les apôtres zélés du complexe de reconnaissance-frappe.

Que s'est-il passé ? Pourquoi les défenseurs de la « transformation » ont-ils été aussi convaincus que leur conception de la guerre future devait prévaloir sur tant d'expériences passées ? Plus encore, pourquoi la plupart d'entre eux restent-ils convaincus que le complexe de reconnaissance-frappe et le mode de guerre qui y est associé représentent inéluctablement l'avenir ? Cet attachement inébranlable à des concepts pourtant de plus en plus mis à mal par la réalité des théâtres irakien et afghan tient sans doute à une confiance illimitée dans les vertus de la technologie. Comme l'a souligné H. R. McMaster, promu général depuis lors, de nombreuses idées défendues par les « transformationnistes » se fondent sur une conception fondamentalement erronée de la guerre future. Une fois sur leur lancée, il leur a été très difficile d'admettre que nombre de ces idées soulevaient des difficultés majeures¹⁰.

¹⁰ H. R. McMaster, « Learning from Contemporary Conflicts to Prepare for Future War », *E-Notes*, Foreign Policy Research Institute, octobre 2008, disponible sur <http://www.fpri.org/enotes/200810.mcmaster.contemporaryconflictsfuturewar.html>.

Le cahier des charges à venir

Si les dix dernières années nous ont appris une chose, c'est bien que les armées occidentales doivent se préparer à une très large gamme de missions. Des opérations pourraient théoriquement avoir lieu en n'importe quel point du globe, sur tous types de terrains et à tous les niveaux d'intensité imaginables, depuis les missions de stabilisation peu risquées et impliquant une violence minimale jusqu'aux guerres majeures contre des adversaires bien armés. À horizon prévisible, toutefois, certaines réalités semblent à la fois s'imposer d'évidence et être appelées à durer.

Pas de rival majeur en vue

Pour au moins quinze ans, et peut-être beaucoup plus, les États-Unis et l'OTAN ne seront pas confrontés à un rival véritable, c'est-à-dire global et de première grandeur. Il n'existe que deux rivaux potentiels à la puissance occidentale : la République Populaire de Chine (RPC) et une Russie renaissante. La pire des éventualités qui pourrait se présenter aux États-Unis, ainsi qu'à la plupart des autres nations démocratiques, serait une alliance entre la RPC et la Russie, toutes deux apportant leur soutien à des régimes politiques radicaux, au Moyen-Orient et ailleurs. La RPC a les capacités économiques requises pour devenir un rival militaire majeur, et d'ailleurs progresse actuellement dans la modernisation de certaines composantes de ses forces armées. Toutefois, jusqu'à présent, elle ne témoigne d'aucune ambition prédatrice comparable à celle de l'Union soviétique pendant la guerre froide. Manifestement, la perspective de relations économiques profitables avec les démocraties capitalistes est trop séduisante pour que la Chine se risque à une confrontation majeure avec l'Occident¹¹. De même, et malgré les efforts de l'ancien président Vladimir Poutine, les forces armées russes sont à des années d'atteindre un niveau de puissance approchant celui qui était le leur à l'époque soviétique. Les combats de l'été 2008 en Géorgie ne contredisent en rien le fait que les forces armées russes demeurent fondamentalement incapables d'affronter directement l'OTAN. Le seul domaine dans lequel la Russie constitue encore une menace formidable est celui des armes nucléaires, dont l'emploi demeure bien entendu très improbable. Si la RPC et/ou la Russie devaient s'engager sur la voie d'une confrontation militaire majeure avec les États-Unis, l'OTAN ou un ensemble quelconque de nations

¹¹ Michael D. Swaine et Ashley J. Tellis, *Interpreting China's Grand Strategy, Past, Present, and Future*, Santa Monica, RAND, 2000, disponible sur http://www.rand.org/pubs/monograph_reports/MR1121/ et Wei Pan, « The Chinese Model of Development », Foreign Policy Center, octobre 2007, disponible sur <http://fpc.org.uk/fsblob/888.pdf>.

démocratiques, les forces occidentales disposeraient de plusieurs années pour s'y préparer.

Pas de désengagement rapide du Moyen-Orient

Des forces militaires importantes vont être requises dans la région du « Grand Moyen-Orient » pendant des années encore. L'une des erreurs cardinales de nombreux partisans de la transformation a été de croire que la technologie militaire moderne permettrait d'intervenir facilement dans le monde musulman. Si la première phase de l'opération en Afghanistan, destinée à renverser les Taliban, a malheureusement semblé conforter ce point de vue¹², les événements de ces huit dernières années en ont démontré l'inanité. Plusieurs armées occidentales se trouvent désormais embourbées au Grand Moyen-Orient dans des opérations à la durée apparemment indéterminée. Bien que Barack Obama ait clairement annoncé vouloir réduire la présence américaine en Irak, il faudra néanmoins des années – peut-être des décennies – avant que les États-Unis puissent en retirer l'intégralité de leurs forces. Tant que la soi-disant « Guerre globale contre le terrorisme » demeurera au premier plan de la politique étrangère américaine, on ne pourra exclure la possibilité de nouveaux engagements dans la région du Grand Moyen-Orient. Le déroulement du conflit irakien a clairement montré que la plupart des opérations menées dans cette région relèveront de la guerre irrégulière.

L'avenir des conflits irréguliers

La probabilité des missions de basse intensité s'étend au-delà du Grand Moyen-Orient. De nombreuses armées européennes se trouvent confrontées à cette réalité du fait de leurs engagements précédents sur des théâtres d'Afrique subsaharienne. Malgré la création récente de l'*African Command* américain, le fait est que les Américains restent, en général, très satisfaits que les Européens assurent le premier rôle dans la plus grande partie de l'Afrique. Les événements des dernières décennies ont montré que la fin de la pauvreté et de la violence n'était pas pour demain sur ce continent instable. La diffusion de l'épidémie du SIDA pourrait même aggraver la situation sécuritaire en Afrique subsaharienne. En fonction des intérêts identifiés par les nations européennes et de l'ampleur d'une crise donnée, des opérations militaires prolongées et d'assez grande ampleur pourraient tout à fait avoir lieu afin de minimiser cette instabilité.

Des forces moins nombreuses et plus chères

Le coût des armées modernes va en augmentant. Les avancées de la technologie qui ont, dans une certaine mesure, permis à la transformation de se concrétiser ne l'ont fait qu'à un prix considérable. Même les forces armées américaines, qui bénéficient pourtant de la moitié des dépenses militaires mondiales, peinent à se doter des systèmes qu'elles veulent, dans les quantités qu'elles jugent nécessaires. À ce jour, les États-Unis

¹² Stephen D. Biddle, *Afghanistan and the Future of Warfare: Implications for Army and Defense Policy*, Carlisle, Strategic Studies Institute, United States Army War College, novembre 2002, disponible sur <http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pubs/download.cfm?q=109>.

consacrent environ 4 % de leur PIB à leur défense, alors que la plupart des nations européennes dépensent nettement moins. De fait, peu de membres de l'OTAN atteignent l'objectif fixé par l'Alliance des 2 % du PIB consacrés à la défense. Avec le vieillissement des populations européennes et en l'absence d'une menace manifeste comme l'Union soviétique, réaffecter des fonds au bénéfice des systèmes de protection sociale et autres besoins civils est devenu une priorité politique. Les États-Unis se trouvent progressivement confrontés à des évolutions démographiques similaires, avec une population vieillissante requérant des dépenses sociales en augmentation. Lorsque ces attentes sociales se conjuguent aux prix très élevés – et toujours croissants – des technologies militaires modernes, ainsi qu'aux coûts beaucoup plus importants des armées professionnelles (salaires, retraites) par rapport aux armées de conscription, les pressions sur les budgets de défense des démocraties ne peuvent que s'accroître à l'avenir¹³. Même à court terme, ces pressions vont s'aggraver, la crise financière actuelle affectant tous les gouvernements occidentaux. Ainsi, il est probable que l'administration Obama sera obligée de procéder à des coupes drastiques dans la programmation de défense en cours, soit par l'abandon pur et simple de certains projets, soit par une réduction des quantités voulues. Pour les forces armées américaines – particulièrement l'*Army* et le *Marine Corps* – la nécessité de reconstituer ou de remplacer le matériel usé par des années de guerre en Irak et en Afghanistan constituera une charge considérable et rendra encore plus ardu le dilemme classique entre rafistoler ce qui existe ou acheter du neuf.

Dans l'environnement conflictuel qui se dessine, la probabilité qu'une menace conventionnelle majeure émerge à l'horizon des quinze ou vingt prochaines années est assez faible. Au cours de cette même période, il est quasiment certain que l'implication dans le Grand Moyen-Orient est appelée à se poursuivre des années, essentiellement sous la forme de missions de stabilisation et de guerre irrégulière. Il est également très probable que s'y ajoutent des opérations à l'extérieur du Grand Moyen-Orient, en Afrique ou peut-être en Asie du Sud-Est (aux Philippines ou en Indonésie, par exemple). Enfin, les forces armées occidentales devront prendre en compte ces missions dans un contexte politique et budgétaire exerçant une pression grandissante sur les dépenses militaires.

¹³ Le coût unitaire final du F-35 *Joint Strike Fighter* est inconnu à ce jour, mais la plupart des estimations les plus récentes le chiffrent à au moins 100 millions de dollars, à comparer avec les 35 millions estimés initialement dans les années 1990.

Les problématiques de demain

Etant donné les réalités stratégiques évoquées précédemment, quels sont les principaux défis que devront relever les armées des États démocratiques au cours des prochaines années ? Loin d'être une liste exhaustive, ce qui suit entend souligner les problématiques les plus importantes auxquelles les armées occidentales risquent d'être confrontées.

La possibilité d'une confrontation avec des puissances régionales nucléaires

Malheureusement, des opérations militaires majeures contre des puissances régionales risquent fort d'impliquer à l'avenir le facteur nucléaire ; or, les appareils militaires occidentaux ne veulent pas prendre en compte cette réalité stratégique et opérationnelle dans leur processus de planification. Toutefois, le club encore restreint des pays dotés de l'arme nucléaire est quasiment assuré d'accueillir de nouveaux membres au fil des ans. Il va sans dire que les risques associés à un conflit contre un État possédant ne serait-ce que quelques armes nucléaires seraient bien plus grands que ceux posés par les acteurs que les États-Unis ont été amenés à défaire depuis la fin de la guerre froide. Les armées occidentales ne peuvent pas se permettre d'éluder la possibilité d'avoir un jour à affronter un ou plusieurs adversaires régionaux dotés d'un nombre militairement significatif d'armes nucléaires. Plusieurs défis devraient être relevés si cette hypothèse venait à se concrétiser, et notamment le fait que les pays voisins – et les alliés potentiels – seraient probablement peu enclins à prendre le risque d'autoriser les forces occidentales à stationner sur leur territoire. L'exemple du Japon en cas de guerre dans la péninsule coréenne est, à ce titre, particulièrement révélateur. Avant le développement d'armes nucléaires par les Nord-Coréens, les risques encourus par le Japon en cas de guerre en Corée étaient relativement faibles. Quelques navires marchands japonais auraient probablement été coulés par des sous-marins nord-coréens avant que ceux-ci ne soient traqués ; quelques missiles conventionnels ou armés de têtes chimiques auraient pu toucher, de façon imprécise, des villes japonaises. D'une manière générale, cependant, la capacité de la Corée du Nord à infliger des dommages significatifs au Japon demeurerait très limitée. En conséquence, le Japon ne s'exposait qu'à de faibles coûts potentiels s'il laissait les États-Unis utiliser les bases situées sur son territoire national. Aujourd'hui, cette situation a profondément changé : le risque posé par la nucléarisation de la Corée du Nord s'est considérablement accru, et donc autoriser les Américains à utiliser les bases japonaises constituera une décision nettement plus difficile, impliquant des risques potentiels beaucoup plus importants pour le

pays. Une situation similaire risque d'émerger au Moyen-Orient, au fur et à mesure que différentes nations parviennent à acquérir des capacités nucléaires. De telles hypothèses ne peuvent être négligées par les responsables de la planification de défense des puissances occidentales.

Le complexe de reconnaissance-frappe est-il réellement viable ?

Il s'agit là d'une question fondamentale. Les schémas d'investissement, les structures de forces et les concepts opérationnels différeront grandement selon que l'on accordera plus ou moins de crédit à la combinaison formée par les armes de précision et les systèmes modernes de reconnaissance, de surveillance et de renseignement (*ISR*). L'armée américaine s'était engagée avant le 11 septembre sur la voie d'une transformation accélérée dans ce sens, et continue de le faire aujourd'hui dans une large mesure. Comme précisé plus haut, ces doutes portent moins sur la combinaison *ISR*-armes de précision, dont le potentiel est tangible et démontré, que sur son degré de pertinence. Voir dans cette technique militaire la panacée est en effet dangereux, comme l'ont montré les interventions depuis le Kosovo. L'utilité réelle du complexe de reconnaissance-frappe en contre-insurrection est également discutable. Certes, l'association des armes de précision et des systèmes de renseignement, de surveillance et de reconnaissance s'est révélée avantageuse, en particulier pour limiter les dommages collatéraux et les pertes civiles. Il est en revanche difficile d'apprécier dans quelle mesure ces systèmes peuvent se substituer à des effectifs présents au sol, étant donné que les populations menacées par une insurrection ont à l'évidence besoin d'une protection permanente et rapprochée.

Protéger ou informer ?

En lien avec la question précédente, il apparaît indispensable de s'interroger sur la possibilité pour les armées occidentales de substituer dans une large mesure « l'information » – comprise comme *situational awareness* – aux moyens plus traditionnels de protection au niveau tactique. Il s'agit ainsi de savoir si les armées peuvent se réorienter en bloc, en abandonnant les véhicules blindés lourds (la plupart des chars de bataille pèsent 60 à 70 tonnes) au profit de véhicules plus légers, à roues ou à chenilles, moins exigeants d'un point de vue logistique et théoriquement plus faciles à déployer sur de grandes distances. Les leçons des opérations récentes sont mitigées à cet égard mais penchent tout de même vers une approche plus traditionnelle de la protection des forces. L'armée de terre américaine a, par exemple, été obligée d'augmenter le poids de la famille de véhicules *FCS (Future Combat System)* de moins de 20 tonnes initialement à presque 30 tonnes – en grande partie en raison des enseignements tirés progressivement de l'Irak, où les unités se sont fait régulièrement surprendre au niveau tactique par des embuscades et des engins explosifs improvisés (*IED*)¹⁴. En sens inverse, il est nettement moins vraisemblable qu'un ennemi puisse déplacer des forces importantes (plusieurs brigades ou divisions) sans être repéré par les systèmes *ISR* modernes. Ceci constitue bien sûr un atout important pour les chefs

¹⁴ John Gordon et Bruce Pirnie, « Everybody Wanted Tanks, Heavy Forces in Operation Iraqi Freedom », *op.cit.*

militaires occidentaux, puisque la surprise au niveau opératif est désormais beaucoup plus improbable. Au niveau tactique, en revanche, depuis la brigade jusqu'au fantassin ou au véhicule individuel, le brouillard de la guerre est toujours bien présent. Bénéficiaire d'une *situational awareness* de haut niveau aux échelons tactiques les plus bas est appelé, pour l'avenir prévisible, à demeurer une conjoncture occasionnelle, et à dépendre étroitement du terrain et de la nature de l'adversaire (identifier des insurgés vêtus comme des civils et repérer des forces conventionnelles ennemies sont ainsi deux choses profondément différentes)¹⁵.

Puissance aérienne et forces terrestres : le primat du contexte

Il s'agit là de l'un des domaines où le potentiel avéré du complexe de reconnaissance-frappe a déjà suscité une certaine évolution, en particulier dans le cadre d'opérations de combat conventionnel menées contre les forces armées d'un autre État. Les opérations *Desert Storm*, *Allied Force* et, dans une certaine mesure, *Enduring Freedom* et *Iraqi Freedom* ont montré que les responsables politiques et militaires sont de plus en plus enclins à substituer à toute autre option des attaques de précision menées à distance de sécurité, qu'il s'agisse d'atteindre directement l'objectif recherché (cas de *Allied Force*) ou, au minimum, d'endommager sérieusement les capacités de l'adversaire avant d'engager les forces terrestres (cas de *Desert Storm*). Même lorsque les forces terrestres doivent être employées relativement tôt dans la crise – comme en Afghanistan et dans la deuxième guerre d'Irak –, le recours aux frappes de précision permet de réduire sensiblement le nombre d'unités terrestres requises. Il semble clair que les préférences de la plupart des forces navales et aériennes vont continuer d'aller plutôt à la partie haute du spectre, c'est-à-dire aux opérations conventionnelles. De la même manière, la propension à s'appuyer sur cette méthode pour les opérations classiques va augmenter en parallèle à l'amélioration continue des capacités offertes par le couple systèmes ISR-armes de précision. Dans l'intervalle, les forces navales et aériennes sont essentiellement appelées à intervenir en soutien des forces terrestres, qui occuperont un rôle prééminent dans des conflits irréguliers à la fois bien plus fréquents et bien plus longs. Si les forces terrestres, aériennes et navales manifestent des résistances d'ordre culturel, qui vont d'ailleurs perdurer, l'évolution vers une telle distribution des rôles semble pourtant aussi claire qu'indéniable.

Équilibrer la préparation des forces

Découlant des considérations qui précèdent, le problème fondamental des forces occidentales est de devoir « tout faire » ; comment alors se préparer au mieux à des missions allant de la simple opération de stabilisation au combat de haute intensité contre un adversaire puissant et doté de l'arme nucléaire, en passant par tout l'éventail des missions intermédiaires ? Il s'agit véritablement là du défi majeur auquel sont confrontées les forces occidentales de ce premier quart de siècle. La culture de la plupart des

¹⁵ John Gordon, David Johnson et Peter Wilson, « Air Mechanization, an Expensive and Fragile Concept », *Military Review*, janvier-février 2007, disponible sur http://usacac.army.mil/CAC2/MilitaryReview/Archives/English/MilitaryReview_20070228_art010.pdf.

armées occidentales reste à ce jour fortement marquée par un parti pris en faveur de la préparation au combat de « haute intensité ». De fait, la grande majorité des dépenses militaires est toujours orientée en priorité vers l'acquisition de systèmes d'armes destinés à ce type de conflit (navires de guerre, nouveaux avions de combat, véhicules blindés dans une large mesure). Dans le cas des États-Unis, il suffit de regarder les programmes F-22A et F-35 de l'US Air Force, l'intérêt persistant de l'US Navy pour les porte-avions et le *Future Combat System* de l'US Army pour se convaincre que la tendance à investir dans la préparation des opérations de combat majeures se poursuit. En Europe, le Royaume-Uni investit massivement dans le *Future Rapid Effects System* pour son armée de terre, tandis que la *Royal Navy* (à l'instar de la marine française) commande des porte-avions et les avions de combat qui pourront y embarquer (des F-35B dans le cas britannique). Trouver le juste équilibre entre « haute » et « basse » intensités dans la préparation des forces n'a rien d'aisé, car une même unité militaire ne peut exceller dans toutes les missions envisageables : les périodes dévolues à l'entraînement des forces sont limitées et la culture des organisations militaires ne change pas facilement. Trouver le bon équilibre est et restera donc un défi majeur. Est fondamentalement en jeu ici le statut des guerres irrégulières : doivent-elles être considérées comme un sous-genre de la guerre classique requérant le même entraînement (l'idée étant qu'une unité bien préparée au combat de haute intensité est prête pour d'autres missions), ou constituent-elles à l'inverse une catégorie à part entière nécessitant une réorientation majeure et durable de tout ou partie des forces disponibles ? C'est dans cette voie que s'est engagée l'armée allemande. La *Bundeswehr* a ainsi choisi de spécialiser une partie de ses unités dans les missions de combat tandis que l'autre se destine aux opérations de stabilisation. Il faut toutefois relever que cette approche tient notamment à ce que la *Bundeswehr* repose toujours sur des conscrits qui restent moins d'un an sous les drapeaux, ce qui limite mécaniquement le nombre de personnels susceptibles d'être déployés hors d'Europe¹⁶. Ce modèle va à l'encontre des traditions de la plupart des membres de l'OTAN, en particulier les États-Unis et le Royaume-Uni, qui estiment que leurs forces armées doivent être polyvalentes. Depuis longtemps, l'armée de terre américaine considère que des unités formées avant tout au combat de haute intensité peuvent, avec un peu d'entraînement et quelques matériels spécifiques, donner satisfaction dans des opérations du bas du spectre des conflits. Les missions dites « de basse intensité », telles que les opérations de maintien de la paix ou de contre-insurrection, sont fréquemment décrites comme une « sous-catégorie » du combat de haute intensité. Les expériences de l'Irak et de l'Afghanistan ont pourtant montré qu'il existe une réelle différence entre les savoir-faire requis dans les opérations de combat majeures et ceux dont une organisation militaire a besoin pour combattre efficacement une insurrection. De fait, cette mentalité du « qui peut le plus, peut le moins » a lourdement contribué à l'incompréhension

¹⁶ Ministère de la Défense, *White Paper 2006 on German Security and the Future of the Bundeswehr*, 2006, Ministère de la Défense, disponible sur http://www.bmvg.de/fileserving/PortalFiles/C1256EF40036B05B/W26UWAMT9951NFOEN/W_2006_eng_DS.pdf.

manifestée par l'armée américaine quant à sa situation au Vietnam dans les années 1960 et en Irak de 2003 à 2006¹⁷.

Les besoins quantitatifs propres aux opérations de stabilisation prolongées

Il a fallu en gros vingt-trois jours à l'armée américaine pour atteindre Bagdad et renverser le régime de Saddam Hussein, ce qui a paru alors facile. Au moment d'écrire cet article, les forces de la coalition ont été engagées pendant plus de 2000 jours dans des opérations de contre-insurrection qui incluent, entre autres, un effort considérable de reconstitution des forces de sécurité irakiennes. Les rébellions armées ont tendance à durer longtemps – en moyenne 12 ans depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale¹⁸. Comme rappelé précédemment, toutes les armées occidentales ont sensiblement réduit les structures de forces et le nombre de leurs soldats à la fin de la guerre froide ; c'était là une réaction logique à la disparition de l'Union soviétique. C'est ainsi que les Américains et les pays européens ont été pris au dépourvu quand il a fallu fournir un nombre important de troupes, en particulier de forces terrestres, pour des opérations de stabilisation s'étalant sur plusieurs années, d'abord dans les Balkans au milieu des années 1990, puis de façon plus marquée dans la foulée du 11 septembre 2001. La réduction du nombre des unités disponibles et la diminution des effectifs ont alors généré d'énormes contraintes pour de nombreuses armées européennes, et plus encore pour les forces américaines – y compris sur le corps des Marines. En outre, la professionnalisation des armées dans la plupart des pays européens ayant considérablement augmenté le coût de la main-d'œuvre militaire par rapport à celui des armées de conscription de la guerre froide, il est devenu difficile d'entretenir des unités et des soldats en nombre suffisant – d'où l'emploi accru des personnels et des unités de réserve, et le recours très important à la sous-traitance. L'utilisation de sociétés de sécurité privées est néanmoins devenue de plus en plus controversée, compte tenu de certains événements survenus en Irak, et il ne va pas de soi que le recours répété à des réservistes (dont l'emploi civil constitue souvent la principale source de revenu) puisse constituer une solution viable si les besoins accrus des forces terrestres en hommes étaient appelés à se poursuivre dans l'avenir.

¹⁷ Pour plus d'informations sur l'expérience américaine au Vietnam, voir Andrew F. Krepinevich, *The Army and Vietnam*, Baltimore, Johns Hopkins University, 1986.

¹⁸ David Gompert et John Gordon, *War By Other Means, Building Complete and Balanced Capabilities for Counterinsurgency*, Santa Monica, RAND, 2008, disponible sur http://www.rand.org/pubs/monographs/2008/RAND_MG595.2.pdf.

Conclusion

Cette étude a mis en lumière la complexité des défis auxquels sont confrontées les armées occidentales dans leur préparation de l'avenir. Il s'agit fondamentalement de savoir pour quelles missions se transformer. De toute évidence, la conception première de la transformation, tout entière axée sur le complexe de reconnaissance-frappe et la notion de « RMA », a montré ses limites. En outre, nombre de présupposés et de prédictions avancées par les « RMAistes » se sont révélés exagérément optimistes et ont été démentis par les événements de ces dix dernières années. Faut-il pour autant rejeter en bloc les conjectures et les concepts des partisans de la « révolution dans les affaires militaires » ? Certainement pas ! La généralisation des armes de haute précision, l'amélioration des capteurs et les progrès en matière de réseaux de commandement et de communication se sont traduits par des bénéfices considérables, d'ailleurs appelés à se poursuivre. Reste toutefois à préciser de façon nettement plus réaliste ce que ces technologies et concepts peuvent et ne peuvent pas accomplir. Une fois ces réalités et l'incertitude du contexte international prises en compte, à quoi les armées occidentales doivent-elles se préparer avec des effectifs et des budgets limités ?

Les forces armées des pays occidentaux doivent se préparer à un large spectre de missions, depuis l'engagement militaire majeur jusqu'à la guerre irrégulière. Au vrai, à horizon prévisible, les systèmes d'armes prioritairement conçus pour la « grande guerre » vont continuer d'absorber l'essentiel des budgets d'équipement des armées occidentales. En parallèle, ces mêmes forces occidentales continueront à être engagées dans des guerres irrégulières de longue durée. Ces opérations prolongées et coûteuses en effectifs exerceront une pression constante sur la volonté politique, les structures de forces, les budgets et les militaires eux-mêmes. Toutefois, à moins d'une réduction significative de la radicalité politique à travers le monde, ces opérations sont probablement inévitables.

Conserver un équilibre adéquat entre les compétences requises pour les conflits du haut du spectre et les savoir-faire indispensables à la préparation et à la conduite des opérations du bas du spectre constitue ainsi le défi le plus sérieux auquel sont confrontées les armées occidentales aujourd'hui et dans un avenir prévisible. Les choix faits à cet égard sont appelés à avoir un impact considérable sur la taille, la structure, l'entraînement, l'équipement et la culture des armées occidentales. Malgré les orientations et les conseils suggérés par les bureaux spécialisés de l'OTAN, il est probable que ces choix seront faits au niveau national, ce qui risque de se traduire par des approches sensiblement divergentes d'un

pays à l'autre, comme c'est déjà le cas avec la Bundeswehr, très différente des modèles anglais ou américain.

Alors que les armées occidentales poursuivent et affinent leur réflexion sur le contenu de la transformation, il est indispensable qu'elles s'interrogent également sur son but. Les événements des dix dernières années ont clairement montré que la flexibilité et la capacité à mener des missions extrêmement variables dans leur nature, leur dimension et leur durée constituent l'exigence la plus pressante et la plus lourde. Il est probable que ceci est appelé à demeurer le défi principal pour bien des années.

Références

Documents officiels

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE, *White Paper 2006 on German Security and the Future of the Bundeswehr*, ministère de la Défense allemand, 2006, disponible sur http://www.bmvg.de/fileserving/PortalFiles/C1256EF40036B05B/W26UWAMT995INFOEN/W_2006_eng_DS.pdf.

Ouvrages et monographies

BIDDLE Stephen D., *Afghanistan and the Future of Warfare : Implications for Army and Defense Policy*, Carlisle, Strategic Studies Institute, United States Army War College, novembre 2002, disponible sur <http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pubs/download.cfm?q=109>.

GOMPERT David et John GORDON, *War By Other Means, Building Complete and Balanced Capabilities for Counterinsurgency*, Santa Monica, RAND, 2008, disponible sur http://www.rand.org/pubs/monographs/2008/RAND_MG595.2.pdf.

KREPINEVICH Andrew F., *The Army and Vietnam*, Baltimore, Johns Hopkins University, 1986.

MATTHEWS Matt M., « We Were Caught Unprepared : The 2006 Hezbollah-Israeli War », *The Long War Series Occasional Paper*, n° 26, U.S. Army Combat Studies Institute, 2008, disponible sur <http://carl.army.mil/download/csipubs/matthewsOP26.pdf>.

NARDULLI Bruce R. et al., *Disjointed War : Military Operations in Kosovo, 1999*, Santa Monica, RAND, 2002, disponible sur http://www.rand.org/pubs/monograph_reports/2007/MR1406.pdf.

PAN Wei, « The Chinese Model of Development », Foreign Policy Center, octobre 2007, disponible sur <http://fpc.org.uk/fsblob/888.pdf>.

SWAINE Michael D. et Ashley J. TELLIS, *Interpreting China's Grand Strategy : Past, Present, and Future*, Santa Monica, RAND, 2000, disponible sur http://www.rand.org/pubs/monograph_reports/MR1121/.

TUCKER David, *Confronting the Unconventional : Innovation and Transformation in Military affairs*, Carlisle, Strategic Studies Institute, U.S. Army War College, octobre 2006, disponible sur <http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pubs/download.cfm?q=729>.

The Military Balance, Londres, International Institute for Strategic Studies, 1997.

The Military Balance, Londres, International Institute for Strategic Studies, 1991.

Articles de revues

- ANDRES Richard B., Craig WILLS et Thomas E. GRIFFITH, « Winning with Allies : The Strategic Value of the Afghan Model », *International Security*, vol. 30, n° 3, hiver 2005-2006, pp. 124-160.
- BIDDLE Stephen D., « Allies, Airpower and Modern Warfare : the Afghan Model in Afghanistan and Irak », *International Security*, vol. 30, n° 3, hiver 2005-2006, pp. 161-176.
- CZEGLÉ Huba de, « Revolutionizing firepower ; the enabling destructive and suppressive Element of Combat Power », *Field Artillery Journal*, juillet-août 2003.
- GORDON John, David JOHNSON et Peter WILSON, « Air Mechanization, an Expensive and Fragile Concept », *Military Review*, janvier-février 2007, disponible sur http://usacac.army.mil/CAC2/MilitaryReview/Archives/English/MilitaryReview_20070228_art010.pdf.
- GORDON John et Bruce PIRNIE, « Everybody Wanted Tanks, Heavy Forces in Operation Iraqi Freedom », *Joint Force Quarterly*, n° 39, septembre 2005, disponible sur http://www.dtic.mil/doctrine/jel/jfq_pubs/1539.pdf.
- MCMMASTER H. R., « Learning from Contemporary Conflicts to Prepare for Future War », *E-Notes*, Foreign Policy Research Institute, octobre 2008, disponible sur <http://www.fpri.org/enotes/200810.mcmaster.contemporaryconflictsfuturewar.html>.
- MURRAY Williamson, « Thinking about Revolutions in Military Affairs », *Joint Forces Quarterly*, été 1997, disponible sur http://www.dtic.mil/doctrine/jel/jfq_pubs/1416pgs.pdf.
- RUMSFELD Donald H., « Transforming the Military », *Foreign Affairs*, vol. 81, n° 3, mai-juin 2002.

Informations aux lecteurs

Si vous êtes intéressé(e) par d'autres publications de la collection, veuillez consulter la section « Focus stratégique » sur le site Internet de l'Ifri :

www.ifri.org

Les derniers numéros publiés de la collection « Focus stratégique » sont :

- Marie-Dominique Charlier, « La protection du territoire national par l'armée de Terre. Fondements, limites et perspectives », *Focus stratégique*, n° 18, novembre 2009.

http://ifri.org/downloads/fs18charlier_1.pdf

- Laurent Fromaget, « Le feu dans le modèle de guerre occidental. De l'intégration tactique aux dommages collatéraux », *Focus stratégique*, n° 17, juin 2009.

http://ifri.org/downloads/Focus_strategique_17_Fromaget.pdf

- Anne-Henry de Russé, « "Transformation" et contre-insurrection. Implications capacitaires pour les forces armées occidentales », *Focus stratégique*, n° 16, mai 2009.

http://ifri.org/downloads/Focus_strategique_16_deRusse.pdf

- Louis-Marie Clouet, « Achats en urgence contre programmation : l'efficacité des opérations d'armement en temps de guerre », *Focus stratégique*, n° 15, mars 2009.

http://ifri.org/downloads/Focus_strategique_15_Clouet.pdf

- Laurent Gayer, « Pakistan : du désordre à la guerre civile ? », *Focus stratégique*, n° 14, février 2009.

http://ifri.org/downloads/Focus_Gayer_23_02_09.pdf

- Aline Leboeuf, « Entre développement et sécurité : les interventions allemandes en crise », *Focus stratégique*, n° 13, janvier 2009.

http://ifri.org/downloads/Focus_securite_dev_Allemagne_Leboeuf.pdf